

La localisation en 2009 : la fin d'un rêve

Marie-Christine Aubin

Volume 22, Number 2, 2010

La traduction à l'ère de la mondialisation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1009118ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1009118ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aubin, M.-C. (2010). La localisation en 2009 : la fin d'un rêve. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 22(2), 119–135. <https://doi.org/10.7202/1009118ar>

Article abstract

For the past ten years or more, when translators have gathered, the nature of localization was sure to be one of the topics to be debated, to wit: is localization simply a rejuvenated form of translation made more modern through computerization of certain tasks? Or is it, on the contrary, computer science applied to the tasks of translation—a highly technical activity in which translation plays only a minor role? It is certainly true that localization is a computerized process; however, mentioning computerization alone does not fully describe localization, which also includes such activities as project management, terminological research, and research to take the different varieties of a particular language into consideration—all with the aim of creating objects that will give “local” users a product in which they recognize their own experience, in short, a product that speaks their language. These powerful tools were expected, at long last, to give experienced translators the means to observe cultural and linguistic differences even among multiple varieties of a single language like French with the help of such disciplines as contrastive stylistics. Taking cultural differences into account in the localization process: this was the dream. As was the prospect of training an elite class of translators who would be at once not only translators, computer specialists, and project managers, but also experts at recognizing linguistic and cultural differences among the various areas where the languages in which they specialized were spoken—elite translators who would finally attain recognition and an enviable social status commensurate with their skills. This was the dream. But in 2009, we are loath to admit that the reality has not come close to living up to what we once imagined.

La localisation en 2009: la fin d'un rêve

Marie-Christine AUBIN
Collège universitaire Glendon, Université York

RÉSUMÉ

Depuis dix ans, le débat anime les rencontres de traducteurs: la localisation est-elle de la traduction, rajeunie par l'emploi d'outils informatiques, ou est-elle de l'informatique appliquée à des activités de traduction? De l'informatique, certes, mais alliée à la gestion de projet, à la recherche terminologique et aux diverses variétés linguistiques, tout cela pour permettre à des utilisateurs «locaux» d'avoir des objets qui leur ressemblent, qui leur parlent leur langage. Ces outils performants, bien utilisés par des traducteurs chevronnés, allaient enfin permettre de respecter, grâce à la stylistique différentielle, par exemple, les différences culturelles et linguistiques, même au sein d'une zone unilingue comme la francophonie. Le respect des différences culturelles dans le processus de localisation, c'était ça, le rêve. C'était aussi la formation de traducteurs d'élite, à la fois traducteurs, informaticiens, gestionnaires de projet, mais aussi experts à reconnaître les différences culturelles au sein des zones linguistiques correspondant à leurs langues de travail et entre ces différentes langues; des traducteurs qui, grâce à ce bagage, allaient pouvoir obtenir une reconnaissance bien méritée et un statut social enviable. En 2009, force est de constater que la réalité est loin de ce que nous avons rêvé...

ABSTRACT

For the past ten years or more, when translators have gathered, the nature of localization was sure to be one of the topics to be debated, to wit: is localization simply a rejuvenated form of translation made more modern through computerization of certain tasks? Or

is it, on the contrary, computer science applied to the tasks of translation—a highly technical activity in which translation plays only a minor role? It is certainly true that localization is a computerized process; however, mentioning computerization alone does not fully describe localization, which also includes such activities as project management, terminological research, and research to take the different varieties of a particular language into consideration—all with the aim of creating objects that will give “local” users a product in which they recognize their own experience, in short, a product that speaks their language. These powerful tools were expected, at long last, to give experienced translators the means to observe cultural and linguistic differences even among multiple varieties of a single language like French with the help of such disciplines as contrastive stylistics. Taking cultural differences into account in the localization process: this was the dream. As was the prospect of training an elite class of translators who would be at once not only translators, computer specialists, and project managers, but also experts at recognizing linguistic and cultural differences among the various areas where the languages in which they specialized were spoken—elite translators who would finally attain recognition and an enviable social status commensurate with their skills. This was the dream. But in 2009, we are loath to admit that the reality has not come close to living up to what we once imagined.

Depuis la publication du rapport final du Comité sectoriel sur l'Industrie canadienne de la traduction en 1999, le débat anime les rencontres de traducteurs: la localisation, cette activité dont la «consommation» était «évaluée en 1998 à 2,8 milliards de dollars US (4,3 milliards de dollars CAN) et [devait] atteindre 4,8 milliards de dollars US (7,3 milliards de dollars CAN) en 2003» (Knowlden et Gamas, 1999, p. 49), cette activité est-elle de la traduction, rajeunie par l'emploi d'outils informatiques, ou est-elle de l'informatique appliquée à des activités de traduction?

Pour répondre à cette question, il faut d'abord considérer quels sont les buts recherchés au moyen de ces deux activités. Dans le cas de la traduction, les buts sont essentiellement de

nature linguistique et communicative, c'est-à-dire qu'il s'agit de transférer une information, des connaissances, voire une œuvre, à des récepteurs parlant la langue cible. À toutes les époques, on a traduit, cette activité soutenant toujours des activités de communication, fussent-elles hostiles. À toutes les époques aussi, les traducteurs ont fait usage des outils disponibles: stylet, crayon, livre, livres imprimés en grand nombre grâce à Gutenberg, lexiques et dictionnaires, stylo, machine à écrire et ordinateur. La traduction a toujours été une activité très technique, même si les outils employés nous paraissent maintenant rudimentaires.

Quant à la localisation, elle se distingue par ses visées commerciales à l'ère de la mondialisation. En effet, là où la traduction met l'accent sur la communication et les valeurs à proprement parler humaines (traduction d'une œuvre littéraire, d'un discours politique, d'une brochure d'information), la localisation se fait autour d'un objet souvent, mais pas exclusivement, électronique. Il s'agit de traduire, non seulement la documentation transmise à l'acheteur, mais aussi les mots susceptibles d'apparaître sur l'objet (*Play, Menu, Fast Forward, Rewind...* pour les magnétophones ou les MP3 par exemple). Or, pour mener à bien ce type de traduction, il faut bien connaître la population réceptrice et son langage, en plus de savoir utiliser les nouvelles technologies qui permettront d'accélérer le processus de traduction.

Forts de cette constatation et de l'encouragement prodigué par les rédacteurs du rapport du Comité sectoriel, nous pensons que cette activité exigerait la formation de traducteurs d'élite, qui, grâce aux diverses connaissances exigées, allaient pouvoir obtenir une reconnaissance bien méritée et un statut social enviable.

En 2009, force est de constater que la réalité est loin de ce que nous avons rêvé...

LE RÊVE

Précisons donc d'abord comment est né ce rêve. Qu'y a-t-il dans la localisation qui pouvait nous faire penser qu'elle serait à terme une panacée pour les traducteurs ambitieux? Quel rôle l'informatique joue-t-elle vraiment dans cette activité?

Certes, la localisation comprend de l'informatique et touche parfois des produits informatiques, mais comparer la localisation à de la traduction informatique est très insuffisant. La localisation, c'est l'adaptation, informatique, linguistique et culturelle, d'un produit (logiciel, téléphone, jeux vidéo, DVD, CD, appareils divers permettant d'utiliser ces logiciels, jeux, DVD, etc.) à une population déterminée. Ainsi, pour vendre son traitement de texte dans le monde entier, *Microsoft* a dû trouver les moyens informatiques permettant à l'utilisateur d'accentuer des lettres, et même d'écrire de droite à gauche au moyen de caractères différents des caractères latins. Cette première étape de la localisation qui n'a rien à voir avec la traduction s'appelle l'internationalisation. Appartiennent à l'internationalisation également les adaptations informatiques qu'il a fallu faire dans divers produits informatiques ou électroniques pour respecter les habitudes de présentation des dates, des heures ou des prix (place de la monnaie à droite ou à gauche du montant). Enfin, il fallait aussi reconnaître certaines différences culturelles (tenir compte du symbolisme des couleurs, par exemple) pour que l'utilisateur ait le sentiment que le produit avait été fait pour lui. La traduction est donc présente partout où il y a du texte à adapter à l'utilisateur local. Elle joue sans doute un rôle crucial, mais s'inscrit comme l'un des éléments du *puzzle*, sans y être nécessairement prépondérante.

En localisation, la traduction s'allie à la gestion de projet, car il s'agit de «sortir» le produit en même temps aux quatre coins du monde, et donc de faire parallèlement l'adaptation linguistique pour tous les publics susceptibles de le recevoir. La recherche terminologique y est plus spécifique qu'en traduction classique. Elle passe par l'extraction de termes grâce à des outils informatiques spécifiques, lesquels permettront la création de «dictionnaires de projets», des dictionnaires ne comprenant que les termes extraits initialement et leurs traductions «officielles» choisies par des terminologues en accord avec des représentants locaux de la compagnie.

Elle passe aussi par la connaissance d'outils informatiques permettant d'accélérer le processus de traduction, les mémoires de traduction. Ces mémoires de traduction sont exactement ce que leur nom suggère: des bases de données contenant des textes originaux et leurs traductions, parfois dans plusieurs langues.

Il est toujours intéressant pour un traducteur de disposer d'anciens textes traduits, notamment pour une compagnie donnée qui pourrait avoir ses préférences terminologiques. Toutefois, dans le cas de ces outils, il y a un plus, c'est que ces banques de textes s'associent à un outil qui permet de retrouver une phrase et sa traduction dans la mémoire et par conséquent de proposer cette traduction au traducteur, qui décide si cela lui convient ou non. Beaucoup de traducteurs et d'organismes se servent de ces outils qui sont très performants s'ils sont bien utilisés (figure 1).

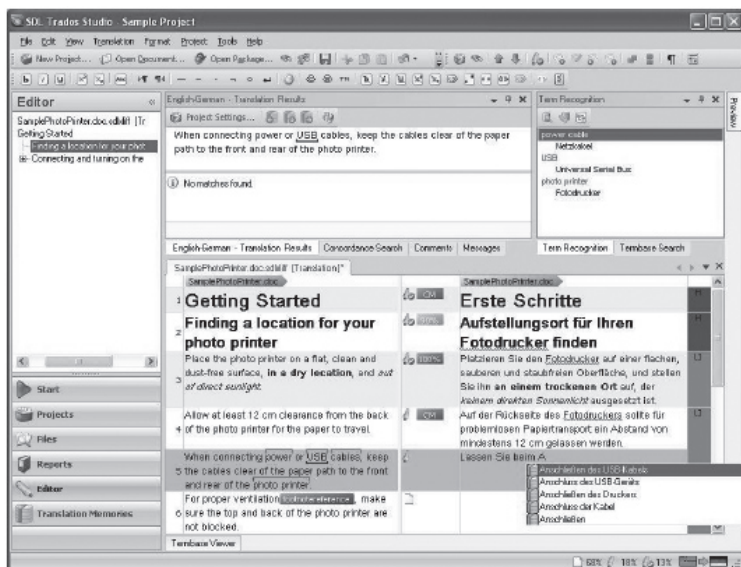


Figure 1

SDL/Trados Studio 2009 pour traduire un manuel technique de l'anglais à l'allemand

Ces outils permettent aussi la prise en compte des variétés linguistiques, de façon à ce que les utilisateurs «locaux» puissent avoir des *objets* qui leur ressemblent, qui leur parlent leur langage. Il suffit de choisir la variété «français canadien» pour obtenir des suggestions conformes aux habitudes des francophones du Canada. Même si on constate tous les jours qu'il existe des erreurs de localisation, l'objectif affiché de toute localisation est que l'acheteur situé dans un lieu déterminé (rebaptisé *locale*) ait l'impression que l'objet a été fait pour lui

et dans sa langue. Les mémoires de traduction permettent incontestablement de remplir cet objectif, pourvu qu'on les utilise à bon escient.

En localisation, c'est le gestionnaire de projet qui joue le rôle essentiel: il apparaît comme une sorte de chef d'orchestre responsable d'harmoniser les activités d'équipes situées dans différentes parties du monde, lesquelles traduisent de l'anglais vers la langue de leur pays et chargent leur traduction sur un serveur regroupant l'ensemble des travaux et des outils de référence dans toutes les langues concernées. Localement, le traducteur *doit* être informatisé, il doit pouvoir travailler avec une mémoire de traduction et contribuer à l'enrichir.

Nous avons pensé que ces outils performants, bien utilisés par des traducteurs chevronnés, allaient enfin permettre de respecter les différences culturelles et linguistiques, même au sein d'une zone unilingue comme la francophonie, par exemple. La localisation allait contrebalancer les effets de la mondialisation, selon les termes employés par Donald Barabé à l'occasion de la conférence «Translation and Meaning» qui a eu lieu à Maastricht en 2004:

Globalization is being counterbalanced by localization, a phenomenon of social assertion that emphasizes national, regional or local identities and promotes cultural heritage (Barabé, 2007, p. 422).

La stylistique différentielle allait donc pouvoir venir à la rescousse et proposer, outre de modifier par exemple la présentation des dates, de permettre aussi des variations lexicales ou syntaxiques conformes aux usages de la société réceptrice: utiliser «septante» en Belgique, «magasiner» chez les Canadiens français. Dans l'euphorie du moment, nous avons pu conclure notre communication intitulée «Stylistique différentielle et enseignement de la localisation», présentée à la même conférence, par la recommandation suivante:

[...] allant bien au-delà des adaptations culturelles de surface, maintenant intégrées dans les logiciels de localisation, c'est une véritable stylistique différentielle de la culture, dans l'esprit de la «contrastive cultural analysis» proposée par Leppihalme, qu'il faut créer pour mener à bien un tel projet [la formation à la localisation à proprement parler culturelle]. Riche de cette nouvelle

perspective, la localisation deviendrait alors une discipline moins technique et plus humaine, dotée d'un sens culturel fort car ancré dans le vécu véritable des populations réceptrices des outils ainsi transformés (Aubin, 2007, p. 379).

Malheureusement, le rêve s'est heurté à la dure réalité du marché...

LE MARCHÉ DE LA LOCALISATION

Que ce soit du point de vue quantitatif ou qualitatif, la localisation ne nous a pas apporté ce que nous souhaitions. En effet, le marché de la localisation s'est révélé très inférieur à ce que nous attendions, du moins au Canada.

En 2006, nous avons réalisé un sondage dont nous avons publié les résultats dans un rapport commandé conjointement par l'Association des universités de la francophonie canadienne et par Industrie Canada sur *Les besoins de formation en traduction, interprétation, terminologie et localisation*. Pour réaliser ce sondage, nous nous sommes rendus sur les sites des associations de traducteurs et avons relevé, parmi les traducteurs agréés, ceux qui offraient des services de localisation ou de traduction informatique. Puis, nous avons communiqué avec ces personnes afin de savoir quel pourcentage de leurs activités était effectivement consacré à la localisation.

En 2006, les associations professionnelles de traducteurs comptaient, ensemble, un total de 2 737 membres agréés. Nous avons communiqué avec 539 personnes. Parmi celles-ci, 142 ont répondu qu'elles faisaient de la localisation mais que le pourcentage de temps qu'elles y consacraient était d'à peine plus de 15 % (tableau 1). Si bien qu'en matière de temps moyen consacré à la localisation, ce sondage nous a permis de mesurer que la présence réelle de la localisation sur le marché canadien de la traduction était infime, soit à peine 3 % des activités des traducteurs professionnels.

Que s'est-il passé? Le marché de la localisation échappait-il au Canada? Et si c'est le cas, pourquoi?

Nous avons voulu poursuivre notre recherche en partant cette fois non pas des associations professionnelles de traducteurs mais des entreprises canadiennes ou implantées

Tableau 1

**Répartition et langues de travail des localisateurs canadiens appartenant à des associations de traducteurs
(mai 2006) (Aubin, 2006, p. 17)**

Associations	CTINB	ATINE	ATIM	STIN	ATIS	ATIA	STIBC	OTTIAQ	ATIO	Total
Membres agréés	108	38	43	22	41	86	163	1 727	509	2 737
Répondants	35	13	5	8	15	41	60	132	230	539
Localisateurs	1	5	0	0	0	1	17	76	42	142
travail en localisation (%)	1	14	0	0	0	1	10	19	11	15,78
Langues	EN/FR 1	EN/FR 3 FR/EN 2					EN/FR 3 FR/EN 5 EN/ES 3 ES/EN 1 DE/EN 1	EN/FR 61 FR/EN 4 EN/ES 3 ES/EN 2 ES/FR 1 FR/ES 1 EN/DE 1 FR/DE 1 DE/FR 1 IT/FR 1	EN/FR 35 FR/EN 2 EN/ES 1 ES/FR 1 DE/EN 2,5 EN/DE 0,5	103 13 7 3 2 1 3,5 1,5 1 1,5 1,5 1
						EN/RU 1				1

Langues (suite)							EN/JAP 3 KO/EN 1			3
								EN/NL 1 SV/EN 1		1
									EN/PU 1	1
									EN/SCR 1	1
									EN/AR/EN 1	1

EN = anglais; FR = français; RU = russe; ES = espagnol; DE = allemand; JAP = japonais; KO = coréen; IT = italien; NL = néerlandais; SV = suédois; PU = punjabi; SCR = serbo-croate; AR = arabe

CTINB: Corporations des traducteurs, traductrices, terminologues et interprètes du Nouveau-Brunswick; ATINE: Association des traducteurs et interprètes de la Nouvelle-Écosse; ATIM: Association des traducteurs et interprètes du Manitoba; STIN: Société des traducteurs-interprètes du Nunavut; ATIS: Association des traducteurs et interprètes de la Saskatchewan; ATIA: Association des traducteurs et interprètes de l'Alberta; STIBC: Society of Translators and Interpreters of British Columbia; OTTIAQ: Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec; ATIO: Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario.

au Canada, créatrices de produits susceptibles d'être localisés. Les résultats de cette recherche nous donnent trois éléments d'explication:

- Tout d'abord, peu d'entreprises ont un service interne de localisation. Certaines, comme Toyota, ont un service multilingue (mais surtout anglais-français) de création et de maintien de ses sites Web. Les personnes qui y travaillent ne savent pas toujours qu'elles font de la localisation.
- Plusieurs entreprises fonctionnent comme le gouvernement fédéral et le Bureau de la traduction: leur localisation est surtout l'affaire des informaticiens qui extraient les textes au bénéfice des traducteurs appelés à traduire ceux-ci de façon conventionnelle.
- La plupart des entreprises localisent surtout à l'étranger, et il faut admettre que c'est un choix sensé: lorsqu'on veut qu'un produit soit bien reçu par le public cible, le mieux est sans doute de trouver un traducteur/localisateur local capable de suggérer nombre d'ajustements pertinents qui permettront d'accorder le produit à la société réceptrice. Ce qui est plus surprenant, en revanche, c'est de faire localiser le produit dans un pays autre que le pays récepteur: par exemple, l'Irlande ou l'Inde. On ne voit pas très bien en quoi l'Irlande est plus intéressante que le Canada puisque, dans les deux cas, pour ce qui est des langues autres que les langues officielles, ce sont des traducteurs immigrants qui sont appelés à faire le travail, ceux en Irlande n'étant ni mieux ni moins armés que les Canadiens pour faire les adaptations culturelles souhaitables¹.

Ainsi, la quantité de travail, pourtant évidente si l'on considère le nombre de «pages» traduites pour chaque objet commercialisé et le nombre d'objets créés chaque année, semble échapper au marché canadien. Qu'en est-il alors de la qualité du travail réalisé ici?

STATUT DU TRADUCTEUR ET CONDITIONS DE TRAVAIL EN LOCALISATION

Les méthodes de travail en localisation découlent directement de ce qui a été mentionné plus haut. L'appartenance à des équipes internationales situées dans divers pays du monde entraîne forcément des perturbations au niveau des horaires et rend la coordination du travail une affaire complexe. Les jours fériés prévus dans les différents pays risquent bien souvent de ne pas être respectés car, s'ils le sont, les équipes prennent dans le travail un retard qu'elles doivent ensuite rattraper, ce qui n'est pas toujours facile. Malgré cet inconvénient, bon nombre de traducteurs/localisateurs accepteraient ces contraintes s'ils en tiraient des avantages financiers ou quelque reconnaissance de statut. Malheureusement, et c'est bien ce que Mathieu Leblanc et Lise Dubois ont démontré dans une communication présentée en 2007 à Concordia, elle aboutit plutôt à une aliénation au sens marxiste du terme et à une dévalorisation du travail des traducteurs:

Nos premiers résultats montrent que les effets de la technologisation sur les pratiques sont multiples et complexes. Si l'exploitation optimale des technologies mises à la disposition des employés exige qu'ils développent des compétences techniques étendues, le recours intensif aux technologies, notamment les mémoires de traduction, transforme le travail de ceux et celles qui traduisent: il impose non seulement un rythme de production accéléré, mais aussi une répartition du travail en tranches discontinues [...] il subordonne aux traductions antérieures faites par d'autres au nom de la productivité et de la rentabilité².

Il arrive de plus que, grâce aux outils qui permettent de retracer la frappe, on harcèle les traducteurs en les accusant de prendre trop de pauses tandis qu'ils font leur travail de traducteur en cherchant la meilleure terminologie ou phraséologie possible. Dans certaines entreprises, les «arrêts» peuvent même être déduits du salaire.

Nous ne nous trouvons donc plus dans une survalorisation du travail de traducteur mais plutôt dans une sous-valorisation de ce travail. De supertraducteurs, ces localisateurs sont plutôt devenus des techniciens localisateurs (le titre de poste existe) ou des «trained operators» (Gouadec 2007, p. 366), dont

les connaissances linguistiques apparaissent comme moins importantes que leur habileté à manier les outils informatiques, voire des «ouvriers de la langue» selon l'expression de Leblanc et Dubois³. De plus, ils se retrouvent aussi à un niveau inférieur pour ce qui est de l'informatique puisqu'ils ne font pas partie de ceux qui créent les produits, les «développeurs» comme on les appelle souvent, ou concepteurs d'outils. En fin de compte, ils appartiennent à un sous-groupe de traducteurs et à un sous-groupe d'informaticiens, ce qui ne leur donne pas un profil très intéressant pour les «chasseurs de têtes». On assiste finalement à une division du travail correspondant à des statuts qui ne favorisent pas les traducteurs, comme l'explique Daniel Gouadec dans son livre *Translation as a Profession*:

[...] high value-added, high-tech operators on the one hand, who carry out the pre- and post-translation tasks using sophisticated technology and the low or no value-added operators on the other hand, who carry out the translation armed with "nothing more" than a word-processor and what has now become an implicit standard: a translation memory management tool (Gouadec, 2007, p. 312).

L'idée qui est maintenant entrée dans l'esprit des responsables d'agences de traduction/localisation, c'est qu'il faut embaucher des personnes bilingues ou multilingues qui n'ont pas besoin d'avoir d'aussi bonnes compétences que les traducteurs d'antan, car ces personnes doivent simplement pouvoir récupérer des traductions déjà réalisées, boucher les trous de ce que la mémoire de traduction n'a pas traduit, puis relire superficiellement, car, comme chacun le sait, les logiciels de correction intégrée permettent de tout réviser très bien. Cette méthode de travail a été abondamment démontrée à la Journée de formation virtuelle organisée le 14 septembre 2009 par SDL/Trados. L'une des présentatrices du nouveau SDL/Trados Studio 2009, Tracey Byrne, en expliquant comment utiliser le logiciel, a commis plusieurs erreurs d'orthographe et de syntaxe en français. Naïvement, nous avons pensé à ce moment que les erreurs étaient volontaires, car elle avait insisté sur les qualités de révision du nouveau logiciel. Quand elle a eu fini de remplir les boîtes de textes vides et que le logiciel a eu terminé sa vérification, les fautes, pourtant évidentes (comme «une lieu») étaient toujours là. Mais qu'importe, quelque part dans la chaîne d'élaboration du «produit» qu'est devenue la

traduction, quelque relecteur (ou *proof-reader*) sera chargé des corrections linguistiques de surface de ce genre. Pas besoin, pour ce travail, de connaître d'autres langues que sa langue maternelle. Finalement, dans ce processus, l'humain n'est qu'un appui à la machine, et non le contraire. Et, comme le constatent Leblanc et Dubois, les traducteurs subissent:

The screenshot shows the homepage of TranslatorsCafe.com. At the top, there is a navigation bar with links for Home, My Café, Agencies, Freelancers, Jobs, Community, Resources & Extras, and Help. Below this is a 'Members Log On' section with fields for User Name and Password, and a 'Log On' button. There is also a 'Remember me' checkbox and a link to 'Send me my password' and 'Free registration'. A 'Units Converter' widget is visible, along with a 'Clients Looking for a Language Professional' section and a 'Language Professionals' section. The main content area features a 'Buy today' banner for 'en-de manual' and a job listing for 'en-de manual' posted on September 22, 2009. The job listing includes details about the job type (Potential Telecommuting Translation), languages (English-German, German-English, English-French, French-German, German-French), specialization (Banking and Financial, Law and Legal, Software Engineering), and a 'Job posted by' section for Marie Glück. The job description states: 'POTENTIAL PROJECT FOR NOVEMBER 09- YOU MUST WORK WITH A LICENSED VERSION OF TRADOS/WORDFAST FOR LARGE TM- MUST BE ABLE TO USE A SPELLCHECK- MUST BE WILLING TO EXCHANGE TM DURING PROJECT- MOSTLY INSTRUCTION MANUALS FOR DVR-DVD-VIDEO CAMERA-HDD- WILLING TO TRANSLATE AT 0,06EUROCENTS PER WORD- PLEASE DONT SEND ANY MAILS IF YOU HAVE A PROBLEM WITH THESE ABOVE REQUIREMENTS- THANK YOU IN ADVANCE- PS: Please specify your exact language pairs: en-fr, en-de, etc. and write your email address in the subject line- otherwise I wont be able to reply.' The listing also shows 'Bids: 32' and 'Views: 450'. At the bottom, there are links for 'TC Jobs Mobile' and 'TC Jobs Calendar'.

Figure 2

Offre d'emploi proposée, parmi beaucoup d'autres du même style, sur le site de *Translatorcafé.com*.

[...] une perte d'autonomie et une intensification de la subordination, tant hiérarchique (les décisions «linguistiques» sont prises par les supérieurs) que professionnelle (dépendance croissante des mémoires et morcellement des textes) pour les langagiers, et ce, dans une logique de rentabilisation de leurs compétences linguistiques⁴.

Cette dévalorisation du travail se remarque également dans les offres d'emplois, lorsqu'on y trouve des salaires aussi bas que 0,06 euro du mot comme une offre d'emploi (figure 2).

Les raisons de l'effondrement du salaire? C'est que la traduction est elle-même devenue un «objet», un «produit de consommation ordinaire», ce que Donald Barabé appelle «a commodity»:

The second cause of the drop in prices in constant value terms relates to the commoditization of the profession. Translation is increasingly equated with a product delivered on the spot at the lowest possible price, without regard for the intellectual effort involved (Barabé, 2007, p. 424).

Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que la formation en localisation n'ait pas pris l'envol entrevu il y a quelques années.

CONCLUSION

En avril 2003 se tenait au Collège universitaire de Saint-Boniface une Journée d'étude sur la formation en localisation. Certes, les universités n'étaient pas toutes prêtes à offrir des programmes complets, mais déjà plusieurs avaient été créés au niveau de la maîtrise ou de la formation permanente. Dans l'euphorie du début, il nous a semblé que toutes les disciplines enseignées dans les écoles de traduction trouveraient leur place dans la formation en localisation, au point que Louise Brunette de l'Université du Québec en Outaouais (UQO) a pu imaginer que, quelques années plus tard, les écoles de traduction prendraient peut-être le nom d'écoles de localisation.

Loin de notre idéalisme d'alors, les universités ont fermé leurs programmes les uns après les autres. Les raisons avancées ont été le nombre insuffisant d'inscrits dans les programmes (Concordia University, l'Éducation permanente de l'Université de Montréal), le manque de débouchés locaux (UQO). Subsistent

alors quelques cours ou parties de cours, généralement intégrés à l'utilisation des outils informatiques, notamment des mémoires de traduction. Quant à la stylistique différentielle, elle n'a plus aucune place dans les projets de localisation dont l'adaptation culturelle se limite aux heures, aux accents et aux dates – guère plus.

Donc, le rêve connaît une fin plutôt aigre, et, au final, le traducteur se retrouve dans la situation de la dentelière décrite par Daniel Gouadec. Ce conte servira de conclusion à notre propos, et nous dirons, selon la formule consacrée, que «toute ressemblance avec la réalité est fortuite et que cette histoire n'est que pure fiction».

Il était une fois une dentelière très habile qui fabriquait de magnifiques dentelles sur des motifs qu'elle avait elle-même imaginés. Comme elle n'avait pas le sens du commerce, elle décida de proposer à un marchand de s'occuper de vendre ses ouvrages. Mais bientôt le marchand lui demanda de plus en plus de pièces réalisées à partir de motifs de plus en plus complexes... mais pour le même montant d'argent.

Bon. Elle travailla le matin, elle travailla le soir, elle travailla la nuit, et aussi le dimanche, et elle trouva même le moyen de travailler plus vite. Le marchand lui dit alors de simplifier ses motifs et de faire surtout ceux qui se vendaient le mieux. Sa productivité augmenta considérablement et les ventes aussi.

Mais ses dentelles coûtaient encore trop cher et le marchand n'arrivait pas à faire des profits avec ses produits! Il lui offrit de simplement mettre la dernière touche à des dentelles déjà à moitié réalisées au moyen d'une machine incroyable qui en produisait des quantités. Ça ne lui plaisait pas trop, mais que faire? il faut bien vivre! et laisser à d'autres le plaisir de créer...

Ensuite on a parlé de mécanisation, de rationalisation, de restructuration, d'automatisation, de standardisation, de productivité.

[...]

Bientôt il n'y eut plus de dentelles à faire du tout, mais une usine où la production de dentelle passait par des étapes bien rodées.

Le cœur lourd, elle se rendit à l'usine où elle travailla 10 heures par jour, sous le regard sévère du contremaître, au pied d'une machine qui produisait de mauvaise grâce des motifs «créés», «améliorés» ou «simplifiés», avait-elle entendu dire – mais c'était peut-être à propos d'autre

chose – par une jeune femme qui avait été son apprentie et avait maintenant un diplôme d'ingénieur.

Cette femme savait tout sur les normes et les procédures, l'assurance de qualité et le contrôle de qualité. On disait même qu'elle avait inventé un dispositif qui permettrait de se passer complètement des ouvriers. Oh! et elle leur avait dit aussi qu'elle avait travaillé comme consultante dans un pays lointain où il y avait des milliers de femmes qui faisaient des dentelles étonnantes et accepteraient de travailler pour un salaire bien moins élevé que le leur ici. Tout cela n'avait aucun sens pour la dentelière.

Sauf qu'un jour... toutes les machines avaient disparu!...
(d'après Gouadec, 2007, p. 314-315)

Finalement, pour répondre à la question initiale (la localisation est-elle de la traduction, rajeunie par l'emploi d'outils informatiques, ou est-elle de l'informatique appliquée à des activités de traduction?), nous dirons qu'elle n'est ni l'une ni l'autre. La localisation est une *marchandise* soumise entièrement aux «lois du marché», fussent-elles de même nature que les «lois de la jungle». C'est le «travail à la chaîne» du traducteur, travail qui n'a plus grand-chose à voir avec l'amour des langues et du travail bien fait. Heureusement, il restera toujours place pour la traduction de qualité, mais ce n'est pas en localisation qu'il faudra la chercher.

NOTES

1. Voir la communication «L'impact de la localisation sur les programmes universitaires et le marché canadien», présentée par Marie-Christine Aubin au colloque «Tradaptation, technologie et nomadisme» qui a eu lieu à Concordia University en mars 2007.
2. Extrait du résumé de la communication «Même en Acadie, on peut bien traduire: traduction et technologisation en milieu minoritaire», présentée par Mathieu Leblanc et Lise Dubois au colloque «Tradaptation, technologie et nomadisme» qui a eu lieu à Concordia University en mars 2007.
3. Extrait de la communication «Même en Acadie, on peut bien traduire: traduction et technologisation en milieu minoritaire», présentée par Mathieu Leblanc et Lise Dubois au colloque «Tradaptation, technologie et nomadisme» qui a eu lieu à Concordia University en mars 2007.
4. Extrait de la communication «Même en Acadie, on peut bien traduire: traduction et technologisation en milieu minoritaire», de Mathieu Leblanc et de Lise Dubois. [voir note 3]

BIBLIOGRAPHIE

- AUBIN, Marie-Christine (2006) *Action prioritaire relative à la traduction et l'interprétariat*, Ottawa, Association des universités de la francophonie canadienne, 62 p. [http://www.aufc.ca/DATA/DOCUMENT/RA-traduction_et_interpretariat.pdf]
- (2007) «Stylistique différentielle et formation en localisation», dans THELEN, Marcel et LEWANDOWSKA-TOMASZCZYK, Barbara (dir.) *Translation and Meaning* (Part 7), Maastricht, Maastricht School of International Communication, Zuyd University, p. 373-380.
- BARABÉ, Donald (2007) «Towards a New World Order in Translation», dans THELEN, Marcel et LEWANDOWSKA-TOMASZCZYK, Barbara (dir.) *Translation and Meaning* (Part 7), Maastricht, Maastricht School of International Communication, Zuyd University, p. 421-428.
- GOUADEC, Daniel (2007) *Translation as a Profession*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 396 p.
- KNOWLLEN, Bruce et GAMAS, Gilles (1999) *L'industrie canadienne de la traduction: stratégie de développement des ressources humaines et d'exportation*, Ottawa, Comité sectoriel de l'industrie canadienne de la traduction, 112 p. [www.uottawa.ca/associations/csict/stratf.pdf]